Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 3

Artikel: Grand Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212798

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Au téléphone. — Un abonné au téléphone demande la communication avec son médecin.

L'abonné : Docteur, ma femme se plaint d'une violente douleur à la nuque et d'une sorte de pesanteur d'estomac.

Le médecin : Elle doit avoir l'influenza.

L'abonné : Que faut-il faire ?

Réponse : Je crois qu'à l'intérieur elle est recouverte d'excoriations de plusieurs millimètres d'épaisseur. Laissez-la refroidir pendant la nuit et, le matin, avant de la chauffer, prenez un marteau et frappez-la vigoureusement. Munissez-vous ensuite d'une lancette d'arrosage à forte pression et lavez-la énergiquement.

La demoiselle du téléphone avait, par erreur, changé la communication. C'est un mécanicien, qui croyait converser avec le propriétaire d'un moulin à vapeur, qui répondit, au lieu du médecin, à la question de l'abonné.

Comment on descend du ciel.

Dans cette guerre, qui réalise toutes les inventions les plus extraordinaires, les ballons captifs jouent un rôle important pour connaître les positions de l'ennemi. Ce sont de véritables postes d'observation aériens. Nous avons donné à ces ballons le surnom de « saucisses », auxquelles ils ressemblent par leur forme oblongue. Les « saucisses » sont d'une stabilité parfaite.

Tous les aérostats français sont munis d'un parachute, fixé dans un étui, près de la nacelle. L'observateur avant de monter en ballon, entoure solidement, autour de sa taille, par un dispositif spécial, l'extrémité du pilier qui soutient l'appareil. Le parachute se déploie très sûrement.

Le saut dans l'espace d'une hauteur de 1500 m. se termine en une descente douce et régulière dès que le parachute est complètement ouvert. De l'Alsace aux Flandres, un matelot gabier breveté, Constant Duclos, a initié aux douceurs du parachute les observateurs de nos « saucisses », désormais à l'abri des ruptures de câbles.

Ces intéressants détails nous sont donnés avec cent autres sur tous les engins de guerre, par l'édition de 1917 de l'*Almanach Hachette*. Ce livre, indispensable, nous apporte la suite de l'Histoire de la Guerre, accompagnée de 1140 cartes et illustrations. Il constitue les archives populaires de la grande guerre. On le consultera chaque fois qu'on voudra parler des événements sanglants de notre époque.

L'Almanach de 1916 est introuvable. Celui de 1917 deviendra certainement aussi précieux et aussi rare.

Latin pour latin. — Un vieux paysan qui avait fait de grands sacrifices pour envoyer son fils à l'Université, finissant par trouver que ce dernier dépensait beaucoup trop et ne fréquentait pas assez les cours, le fit revenir pour qu'il se vouât à l'agriculture.

Mais le fils ne goutait guère les travaux champêtres sous la surveillance paternelle, et à tout instant il grommelait en lançant de ci, de là, des lambeaux de latin.

—Dis donc, Jacques, lui dit un jour le père, impatienté, voici la fourche à fumier, voici l'engrais et voici la brouette. Comment appelle-t-on cela en latin ?

— Forcibus, caribus, manneribus ! cria le savant, d'un air ironique.

— Bon, Jacques, répondit le père. Eh bien ! si tu ne prends pas tout de suite le forcibus pour mettre le manneribus dans le caribus, je te casse tes ossibus en deux... Compris ?

Comptoir Vaudois d'Echantillons (1917). — La Société industrielle et commerciale de Lausanne vient de décider l'organisation d'un nouveau Comptoir vaudois d'échantillons en 1917. Le Comptoir s'ouvrira dans la grande salle et la rotonde du Casino de Montbenon le 7 mai 1917.

Le bureau du Comité d'organisation a pour président : M. Eugène Faillettaz, président de la Chambre du Commerce ; pour vice-président : M. Charles Burnens, président de la Société industrielle et commerciale ; pour secrétaire : M. Favre, 2me secrétaire de la Chambre du Commerce.

M. Gaston Boiceau a accepté les fonctions de Commissaire.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES CHALETS DE LA ROSELINAZ [1]

3

Vers neuf heures du soir, quand les servantes Louise et Anna, furent montées dans leur chambrette, la première dit à sa compagne :

— Je ne serais pas étonnée que le maître épousât celle de l'autre côté, il serait assez fou pour ça.

— Tu ne le trouverais pas si fou si c'était...

— Que tu es bête ! murmura Louise. En même temps, soulevant sa hampe, elle s'approcha du petit miroir suspendu à côté de son lit et jeta un regard pensif dans la glace :

— Je ne suis pourtant pas si bête que tu le dis, répliqua Anna. Je sais aussi bien que toi que le maître a envie de la marier à son fils Charles. En tout cas, ce serait une gentille maîtresse.

— A Charles ! Qu'elle bêtise tu dis encore là ! Depuis qu'il est là-bas, à Bex, il est devenu trop monsieur pour prendre la fille du vieux Jean-Toine. Il nous amènera bien plutôt une dame de la plaine, qui ne saura pas seulement donner à manger aux porcs. Du reste, qu'à moi ne tienne ! Il fera ce qu'il voudra.

— Il faut avouer que la dernière fois qu'il est venu ici, il faisait joliment le fier. C'est à peine s'il nous a dit bonjour. Et puis, il avait l'air de tout vouloir commander, et de nous mener tambour battant.

Louise s'était endormie et faisait peut-être de beaux rêves d'avenir, que Anna en était encore aux réflexions suggérées par les paroles de sa compagne. Le sommeil commençait pourtant à appesantir ses paupières, quand tout à coup un bruit sourd, qui semblait venir d'en bas, la fit tressaillir. D'effroi elle se cacha sous sa couverture, sans avoir même le courage de réveiller Louise : il lui avait paru entendre comme le cri d'angoisse de ce mystérieux esprit de la montagne dont Jean-Toine leur avait le soir raconté l'antique légende et qui, autrefois, avertissait toujours le chasseur solitaire du danger dont pouvaient le menacer les avalanches et les tempêtes.

Anna ne put, toutefois, s'empêcher de prêter encore l'oreille. Tantôt le bruit s'affaiblissait et devenait un murmure presque imperceptible ; tantôt il se renforçait dans le silence de la nuit ; Anna crut enfin reconnaître la voix d'un homme en danger, et entendit même distinctement prononcer le nom de Louise et le sien. Ce cri venait de la chambre du maître.

Toutes deux sont bientôt debout et habillées. Elles descendent rapidement l'escalier et trouvent Pierre étendu sur son lit, pâle comme la mort, les traits décomposés, l'œil hagard, les bras pendants, tandis que, de sa bouche entr'ouverte, sortent avec efforts des sons inarticulés.

Au cri de terreur poussés par les servantes, les valets accoururent ; Jean-Toine, prévenu, arriva avec sa fille. On le savait de bon conseil dans les circonstances difficiles, et toujours il avait su si bien se soigner lui-même, que jamais il n'avait eu besoin de recourir au médecin.

Après un regard anxieux sur le malade, il branla la tête et dit d'un ton grave : « On n'y peut rien ; il faut aller chercher le docteur. Qui est-ce qui veut descendre à Bex ? »

Les valets s'entreregardèrent d'un air embarrassé. Aucun d'eux ne se souciait de tenter une entreprise où il y allait de la vie. Il était nuit ; la neige s'élevait à hauteur d'homme et en se hasardant à descendre le sentier de la montagne, il suffisait d'un faux pas pour disparaître dans l'abîme.

Jean-Toine vit bien vite qu'il n'y avait rien à attendre d'eux.

— Au fait, peut être est-ce d'ailleurs mieux ainsi, dit-il, comme se parlant à lui-même. Allez prendre vos pelles, vous me suivrez et vous ouvrirez le chemin jusqu'au bas des rochers afin que le docteur puisse monter ici. Toi, petite, ajouta-t-il en s'adressant à Marie, qui pleurait au chevet du malade, reste-là jusqu'à ce que je revienne.

Cela dit, le vieux chasseur boutonna sa veste jusqu'au col, prit son bonnet fourré, et s'élança dans la nuit noire.

[1] Cette jolie nouvelle, qui a pour théâtre l'un des sites les plus agrestes de nos Alpes vaudoises, a été publiée en 1874, par la *Feuille d'Avis de Lausanne*. Son directeur a bien voulu nous accorder l'autorisation de la reproduire. Elle n'est pas signée.

A demi-houteux et pourtant contents intérieurement, les valets se mirent à l'ouvrage.

Marie et les servantes restèrent assises auprès du malade. Pierre était toujours sans connaissance ; des sons rauques s'échappaient par moments de sa poitrine et remplissaient d'angoisse les assistants. Ce fut une longue et cruelle nuit, bien différente de la journée qui avait précédé. Que de soupirs avaient appelé le jour, quand le soleil se montra derrière les cimes neigeuses ! Les valets, qui avaient toujours suivi les pas de l'intrépide chasseur et travaillé avec grand courage, atteignaient le pied des rochers quand apparut le médecin. C'était un homme jeune encore et vigoureux, comme il en fallait dans ce pays, appelé qu'il était à se rendre assez fréquemment dans la montagne. A la vue du chemin suivi par Jean-Toine, et du danger couru, il ne put retenir un cri d'admiration pour cet intrépide chasseur qui, n'ayant rien, ni arbre, ni buisson, ni pierre pour lui montrer la direction du sentier, s'était comme on dit, dévalé le long des parois, sans cesse exposé à disparaître dans la profondeur.

— Voilà ce qui s'appelle de l'amitié et du dévouement, dit le médecin, qui, du sentier, maintenant bien tracé et ouvert, jettait un regard effrayé derrière lui.

— Mais où est resté Jean-Toine, demanda un des valets.

— Il est allé jusque chez le négociant où est placé le fils de Pierre ; et il remontera avec celui-ci.

Vers midi, Jean-Toine et Charles arrivaient à la Roselinaz. Le médecin était déjà redescendu, après avoir déclaré qu'il n'y avait plus rien à espérer. Vainement, il avait voulu saigner le malade, le sang n'avait coulé que goutte à goutte et, malgré les remèdes employés, Pierre n'avait pas recouvré connaissance.

Inutile de dire quelle fut la douleur de Charles à la vue de son pauvre père !

Tantôt, agenouillé au bord du lit, la tête cachée dans ses mains, il poussait des cris désespérés, tantôt il serrait son père dans ses bras, le couvrant de caresses et lui adressant les paroles les plus affectueuses, comme s'il pouvait encore les faire pénétrer jusqu'à son cœur.

Et en effet, la voix du fils sembla y parvenir.

Pierre ouvrit les yeux jeta quelques vagues regards autour de lui, puis ses paupières se refermèrent. Mais quand Charles se fut écrié : Mon père ! mon pauvre père ! ne me reconnais-tu pas ? On vit glisser comme un rayon de lumière et de vie sur cette figure inanimée, ses lèvres décolorées s'agitèrent, mais au lieu de paroles qu'il eut voulu prononcer, sa gorge ne rendit que des sons rauques, impossibles à comprendre.

(*A suivre.*)

Entre jeunes filles. — Alors vraiment, tu crois que M. X a l'intention de t'épouser ? Mais qu'est-ce qui te le fait croire ? T'a-t-il déclaré ses sentiments ?

— Non ; mieux que cela. Je sais qu'il s'est informé très sérieusement de la situation de fortune de papa.

Grand Théâtre. — Spectacles du samedi 20 au jeudi 25 janvier 1917.

Samedi 20, à 8 h. 30 : *Poliche.*

Dimanche 21, à 2 h. 15, en matinée et en soirée, à 8 h. précises : *Poliche.*

Mardi 23, à 8 h. 15, soirée populaire : *Sherlock-Holmes.*

Jeudi 25 et Samedi 27, à 8 h. 30 : *Servir* et l'*Anneau merveilleux.*

Voilà une série de spectacles bien susceptibles, certes, d'attirer les amateurs de théâtre intéressant.

Comédie (*Kursaal*). — Spectacles annoncés :

Dimanche 21, (matinée et soirée) et lundi 22, *Servir*, pièce en 2 actes d'Henri Lavedan, avec une distribution de tout premier ordre ; en particulier, Mme Thési Borgos dans le rôle de Mme Eulin, qu'elle a créé au Casino municipal de Nice, et M. Albert Charny dans le rôle du colonel Eulin. Pour compléter le programme, une autre pièce : *Hermance à la vertu*, 2 actes de Claude Roland et André de Lordes.

On ne saurait souhaiter spectacle plus attrayant.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Julien Monnet, éditeur responsable

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.